

Une nouvelle culture politique à l'échelle du monde

Avant tout mouvement mondial, la révolte a touché tous les continents et presque tous les pays, quels que soient leurs régimes politiques ou leurs caractéristiques culturelles. Que retrouve-t-on de cette révolte dans les mobilisations des dernières décennies ?

Christophe AGUITON, chercheur et enseignant en sciences sociales, militant syndical et associatif*

« 1968 », dont le mois de mai est devenu emblématique, n'est pas qu'un événement français. Cette année-là, les mouvements se sont succédé dans le monde entier. De nombreux articles et ouvrages les ont analysés, la « Zengakuren » japonaise, le SDS allemand ou les étudiants du printemps de Prague, et sont revenus sur les luttes qui avaient inspiré les acteurs de 1968, les guérillas latino-américaines ou vietnamiennes, les combattants pour l'indépendance de l'Algérie ou les militants pour les droits civiques aux Etats-Unis. Nous porterons ici le regard sur un angle différent, avec une question : cette révolte a-t-elle trouvé des prolongements dans les dernières décennies ?

On peut d'abord traiter d'un héritage très français de Mai 1968, celui de la grève générale. Mai 1968 a été la grève générale la plus massive qu'ait connue notre pays, et elle s'inscrit dans un imaginaire politique plus ancien. La France a été le pays des insurrections pendant tout le XIX^e siècle, et, après les massacres de la Commune de Paris, le mouvement ouvrier a porté la grève générale comme « la » stratégie maîtresse pour changer radicalement la société. Elle a été le moyen d'action préconisé en 1906 par la charte d'Amiens, adoptée par la CGT, et le mouvement de juin 1936 l'a concrétisée. Mai 1968 s'est inscrit dans cette tradition, même si les syndicats n'ont, en fait, jamais appelé à la grève générale pendant l'année 1968. Cette aspiration s'est inscrite durablement dans les imaginaires militants de ces dernières décennies, comme nous avons pu le constater pendant les grèves de novembre et décembre 1995, puis les mobilisations sur les

* Auteur de *La Gauche du 21^e siècle*, La Découverte, août 2017.

« Les mouvements post-1968 ont profondément transformé nos sociétés, à un point tel que le capitalisme a dû s'appuyer sur certaines de leurs aspirations pour engager sa mutation vers le néolibéralisme dans les années 1980. »

retraites de 2003 et 2010 ou encore celles contre la loi travail de 2016. Mais cet héritage s'arrête à la France, seul pays avec l'Italie, mais là sous la forme du « Mai rampant », à avoir connu une mobilisation ouvrière de cette ampleur. Il montre aussi ses limites aujourd'hui, à un moment où la transformation des entreprises comme des formes de travail aboutit à une évolution des formes d'action : en France, comme dans beaucoup d'autres pays, ce sont les manifestations qui se sont imposées comme les formes d'action les plus utilisées, les grèves de 1995 ayant été à cet égard un point de bascule, le « Juppéthon » et son million de manifestants ayant largement contribué à la victoire.

Le socialisme du XX^e siècle

C'est donc sur un autre héritage que nous allons nous arrêter. Un héritage plus global, parce qu'on le retrouve sur tous les continents, et qui porte sur la transformation de la culture politique des mouvements sociaux. On a pu le constater avec le mouvement altermondialiste, ou, plus récemment, avec les « Occupy » et autres « Nuits debout ».

Pour comprendre ce que 1968 a apporté, il faut commencer par revenir au début du siècle dernier, quand la social-démocratie européenne a construit un modèle qui s'est généralisé dans le monde entier pendant le XX^e siècle. Confronté à la fin de la mondialisation du XIX^e siècle, aux transformations rapides issues de la deuxième révolution industrielle, avec les réseaux électriques et téléphoniques qui se développent à la suite de ceux du chemin de fer, à l'émergence de la grande entreprise intégrée sur le modèle allemand puis à l'intro-



duction du taylorisme, le socialisme va s'identifier à la prise du pouvoir d'Etat pour nationaliser les grands groupes industriels et planifier l'économie. Et pour mettre en œuvre cette politique, la social-démocratie a théorisé un modèle fondé sur la primauté de la classe ouvrière dans le combat social et politique, organisée dans des syndicats et des partis qui devaient jouer un rôle dirigeant. Un modèle qui sera repris par les partis communistes et les mouvements de libération nationale qui vont arriver au pouvoir dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale.

Les années 1960 et 1970, dont 1968 a été l'apogée, ont vu une brèche s'introduire dans ce modèle, avec l'apparition de toute une série de mouvements de nature très différente, sur des terrains comme le féminisme, l'environnement, le régionalisme, la défense des prisonniers, etc. Ces mouvements sortaient de la logique hiérarchique du modèle antérieur et développaient une forte radicalité dans leurs déploiements : l'écologie politique, avec le rejet de la société de consommation et du modèle de développement productiviste ; le féminisme, avec le rejet de la société patriarcale. Avec, pour tous, le refus global des hiérarchies traditionnelles dans la famille, l'école et l'université, l'entreprise, etc. Ces mouvements ont profondément transformé nos sociétés, à un point tel que le capitalisme a dû s'appuyer sur certaines de leurs aspirations pour engager sa mutation vers le néolibéralisme dans les années 1980. Victimes de leurs succès, ils ont aussi subi l'impact d'événements politiques

La culture de l'horizontalité, le refus des hiérarchies et le fonctionnement au consensus de l'altermondialisme renouent avec l'esprit de 1968 et tous les mouvements qui en sont issus. Une évolution qui va s'accélérer avec les mouvements de la dernière décennie : les « Occupy » américains, les « Indignados » espagnols (photo) de 2011...

majeurs, la guerre du Vietnam, les coups d'Etat en Amérique latine et la poussée électorale des partis de gauche en Europe, événements qui ont redonné au modèle antérieur, fondé sur le rôle dirigeant du prolétariat et des partis qui le représentent, une primauté indéniable dans les cercles militants. En France, par exemple, l'Union de la gauche a mis au centre de son programme la nationalisation des principaux groupes économiques, reléguant au second plan d'autres aspirations issues de 1968. Si, aux Etats-Unis, les mouvements sociaux issus de 1968 vont structurer l'espace militant, ou si, dans les cercles académiques, des philosophes comme Foucault ou Deleuze deviendront des références, dans la plupart des pays, les forces politiques et sociales dominantes à la fin des années 1970 et dans les années 1980 continueront à s'inscrire dans le cadre de pensée du socialisme du XX^e siècle.

Des altermondialistes aux « Occupy »

C'est la chute du mur de Berlin et la dislocation de l'Union soviétique qui vont permettre l'émergence de nouveaux mouvements qui sortent du « moule » précédent, comme ceux des chômeurs, en France, des Paysans sans terre, au Brésil, ou les Zapatistes au Chiapas. Ils vont changer la donne et paver la voie à l'émergence du mouvement altermondialiste à la fin des années 1990. Vont se retrouver, à Seattle, fin 1999, comme à Porto Alegre, dès janvier 2001, trois générations de mouvements et structures militantes : les syndicats issus de l'histoire du mouvement ouvrier, les grandes ONG de



DOSSIER

68 : la tectonique de mai

défense des droits humains et de l'environnement, et, enfin, les mouvements de nouvelle génération, qui retrouvent beaucoup de traits de ceux de 1968. Ces différents acteurs vont se montrer capables de s'allier et de construire des cadres novateurs et des mobilisations internationales d'une ampleur jamais vue.

Le mouvement altermondialiste va systématiser les contours d'une nouvelle culture politique. Aucun mouvement ou acteur social ne pourra prétendre à une position dominante, une rupture franche avec la vision hiérarchique qui dominait jusque-là. Et la diversité des mouvements qui composent l'altermondialisme est considérée comme une richesse à préserver et valoriser, une autre rupture avec l'importance donnée à l'unité qui prévalait auparavant. Cette culture de l'horizontalité,

ce refus des hiérarchies et ce fonctionnement au consensus renouent avec l'esprit de 1968 et tous les mouvements qui en sont issus. Et cette évolution va s'accélérer avec les mouvements de la dernière décennie : les « Occupy » américains et « Indignados » espagnols de 2011, suivis des Brésiliens du « Passe Livre » de 2013 ou des Turcs défendant le parc Gezi, à Istanbul, puis des « Nuits debout » au printemps 2016, en France. Là où l'altermondialisme s'était construit sur des mouvements et des organisations, les mobilisations les plus récentes prennent avant tout appui sur les individus : c'est en son nom propre que chacun s'engage sur les places occupées par les Indignés ou les Occupy, quelles que soient par ailleurs ses autres affiliations. A l'image des assemblées générales de la Sorbonne en mai 1968! ●

Une révolution dans l'informatique

Internet et nos ordinateurs portables sont devenus essentiels à nos vies, sans que l'on sache souvent quelle en est l'origine.

L'informatique, née dans les années d'après-guerre, a connu son expansion dans les années 1960 grâce à la mise au point d'un composant essentiel, le transistor, et sous la domination de la première entreprise à être réellement multinationale : IBM. Les ordinateurs de cette époque étaient avant tout destinés aux banques, qui ont pu ainsi réaliser la « bancarisation » de la population dans les pays développés, aux administrations et aux grandes entreprises. Et ils s'intégraient parfaitement dans un système de production taylorisé : les analystes-programmeurs, programmeurs et encodeuses étaient au service de la machine, l'ordinateur, dans une organisation hiérarchisée et genrée. Parallèlement au développement de l'informatique, les télécommunications entamaient leur marche vers la numérisation, et vont apparaître des réseaux de données, en France le Minitel. Les années 1970 vont connaître une réelle révolution dans l'informatique, avec l'émergence de la micro-informatique et la naissance d'Internet, et cela pour trois raisons principales. Une évolution technologique tout d'abord, avec la mise au point en 1971, par la société Intel,

du « microprocesseur », le rassemblement sur une même puce de silicium d'un nombre toujours croissant de transistors. Le microprocesseur va permettre à des ingénieurs ou des étudiants de construire, à peu de frais, de petits ordinateurs. La deuxième source de cette révolution est l'apparition de plusieurs innovations dans les interfaces, dues pour l'essentiel à Douglas Engelbart et son équipe, et qui les a présentées en décembre 1968 lors d'une conférence historique (The Mother of all Demos), où l'on a vu pour la première fois l'usage d'un écran, d'un clavier, de la souris et du lien hypertexte qui permet de naviguer d'un contenu à l'autre.

Innovations et « contre-culture » américaine

Tout aussi important, enfin, a été le contexte dans lequel les innovations ont pu être mises en œuvre. La baie de San Francisco, le lieu d'émergence de la micro-informatique et de l'Internet, était aussi le centre névralgique de la contre-culture et du « 1968 » américain. C'est là qu'est apparu le mouvement Beatnik, puis les premières mobilisations, en 1965, à l'université de Berkeley, et, enfin, le mouvement hippie, qui a connu son apogée pendant « The Summer of Love » de San Francisco, en 1967. Et ce mouvement social et culturel qui, à San Francisco, a été

également au cœur des milieux de la technologie et du numérique, a renversé l'ordre hiérarchique et structurel du fordisme et du taylorisme. Il ne s'agit plus de nourrir la machine et la bureaucratie, mais de donner aux individus des outils pour leur émancipation.

Dans ce contexte, les années 1970 vont voir éclore de très nombreuses toutes petites entreprises créant des micro-ordinateurs, Apple en étant le symbole, ses deux fondateurs ayant été profondément marqués par la contre-culture américaine. L'Internet va naître dans le même mouvement : la première liaison entre deux ordinateurs a été réalisée en novembre 1968 et le protocole TCP-IP a vu le jour en 1977, et si c'est l'armée qui a assuré son financement pendant ces années-là, ses concepteurs partageaient la même vision antihiérarchique qui a été à la base de la conception de l'Internet. Il a fallu des années aux grandes entreprises dominantes pour comprendre l'ampleur de cette révolution. IBM ne l'a saisie qu'en 1981, en lançant le programme « Personnel Computer », pour ne pas perdre une partie importante du marché des ordinateurs, et il a fallu attendre les années 1990, voire 2000, pour que les entreprises de télécommunications acceptent de mettre l'Internet au centre de leur stratégie.

C.A.